

lie assez fréquente, était poltron vis-à-vis de certains dangers et brave contre d'autres, il ne sera pas dit que ces coquins-là remporteront leur bière et ce beau quartier de buffle que j'aperçois là-bas.

—Où vas-tu ? lui demanda son maître, qui le vit se diriger vers la palissade.

—A la chasse, monsieur.

—Garde-t'en bien, malheureux ; c'est pour nous tendre quelque piège que les sauvages ont mis là ces provisions.

—Je m'en doute bien, monsieur, mais ils sont loin et j'ai de bonnes jambes. J'aurai emporté les provisions avant qu'ils soient arrivés à portée de moi.

—Il doit y en avoir de cachés quelque part, dit dom Antonio.

—On ne voit rien pourtant, dit Kanstick, et le terrain est plat comme la main. Il n'y a pas un buisson, pas une pierre derrière lesquels puisse se cacher seulement un chien.

—N'importe, dit sir Richard, l'entreprise que tu veux tenter est trop dangereuse. Je te défends de t'exposer ainsi. Voyons, m'entends-tu ?

—Monsieur n'a pas le droit de me commander, répondit James tranquillement.

—Comment ! n'es-tu pas mon domestique ?

—Je l'ai été.

—Tu l'es encore.

—Soyez juste, monsieur ; un domestique doit servir son maître...

—Je suis étonné que tu en conviennes, car tu as toujours agis comme si tu pensais le contraire.

—Mais, en revanche, un maître doit payer, nourrir et vêtir son domestique.

—C'est vrai.

—Eh bien ! depuis quelques mois, comment suis-je nourri, vêtu et payé ?

—Assez mal, j'en conviens.

—Et maintenant pas du tout. Monsieur voit bien que je suis dans mon droit en reprenant ma liberté.

—Tu as raison. A propos, je te demande pardon de te tutoyer... mais l'habitude...

—Oh ! monsieur, je ne suis pas à cela près... répondit généreusement Kanstick, qui, tout en parlant, nouait l'extrémité d'une longue ficelle autour d'une pierre de la grosseur du poing.

—Ainsi, tu es bien décidé à te faire tuer ?

—Pour ne pas mourir de faim, oui, monsieur.

—Ma foi, dit Valentin, il a raison, ce garçon. Je ne vois pas un seul endroit où un homme puisse se cacher... J'ai bien envie de me mettre en chasse comme lui.

—Rappelez-vous la recommandation de M. Novéal, dit Juliette. Je t'en conjure, Valentin, ne fais pas d'imprudence... Si tu mourais, que deviendrais-je ? ajouta-t-elle plus bas.

IX.

Valentin abaissa son regard attendri et reconnaissant sur la figure de la jeune femme.

Tandis qu'il la contemplait avec amour, il remarqua combien Juliette était pâle et amaigrie.

—Elle a faim, se dit-il.

Cette pensée lui serra le cœur, et des larmes remplirent ses yeux. Il dégagea sa main, que la jeune femme retenait dans les siennes, et s'élança vers la palissade.

—Valentin, Valentin, je t'en supplie ! s'écria Juliette, qui voulait courir après lui.

Dom Antonio la saisit par le bras et la ramena de force :

—Songez à vos enfants, lui dit-il. Et vous, sir

Richard, cria-t-il au jeune Anglais, qui se précipitait sur les traces de Valentin, voulez-vous donc exposer ces pauvres femmes à se voir privées de tous leurs protecteurs ?

—Richard, je vous en prie, ne nous abandonnez pas ! murmura Clémence avec un accent de prière et de tendresse qui força ce dernier à revenir sur ses pas.

Pendant ce temps, Valentin et James s'approchaient de la palissade d'un air négligent et comme pour se promener.

L'intention de Valentin était d'arriver ainsi jusqu'aux limites de l'enclos, puis de s'élançer soudainement de toute sa vitesse et d'enlever les provisions en prenant ainsi par surprise les sauvages, qu'il supposait cachés quelque part, quoiqu'il ne pût les découvrir.

Au moment où, sur le point de prendre son élan, il regardait James pour partir en même temps que lui, afin de diviser l'attention de l'ennemi, il s'aperçut que le domestique ne paraissait nullement disposé à courir. Il était en train d'adapter fort solidement à l'extrémité de la ficelle un des hameçons qu'il portait toujours piqués dans son chapeau, comme beaucoup de pêcheurs anglais.

—Tiens, tiens ! fit Valentin, votre idée n'est pas mauvaise, James.

—N'est-ce pas, monsieur ?

—Puisque vous aviez un si bon moyen, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu au lieu de me laisser m'exposer inutilement aux assagayes de ces moricauds ?

—Je vais vous dire, monsieur ; si monsieur était sorti, toute l'attention des sauvages se serait portée sur monsieur et j'en aurais profité pour faire ma pêche.

—Que nous aurions partagé ? demanda Valentin.

James baissa le nez sur sa corde comme pour assujettir le nœud, et ne répondit pas.

—Très-bien, fit Mazeran. Mon brave James, vous avez une naïveté d'égoïsme qui fait vraiment plaisir. En résumé vous m'auriez laissé les coups d'assagaye et vous auriez gardé le butin.

—Dame, monsieur, chacun pour soi.

—Parbleu ! Seulement, si vous le vouliez bien, nous changerons de rôle. Je jetterai la pierre et vous...

—N'en parlons plus, interrompit tranquillement James, qui se retourna, car jusqu'alors il avait fait face au centre de l'enclos, afin de masquer ses préparatifs aux sauvages assis à trois ou quatre cents pas de là.

—Prenez garde, que je jette ma ligne, monsieur, dit-il à Valentin.

Après cinq tentatives inutiles, James réussit enfin à accrocher avec la pointe de son hameçon le rebord du panier qui contenait la viande. Il se mit aussitôt à tirer sur la ligne. Entraîné par la corde, le panier se rapprocha de quelques centimètres, mais une secousse imprévue le ramena brusquement en arrière.

—Tiens ! firent en même temps Valentin et Kanstick, surpris de cette marche rétrograde.

James se remit à hâler sur la corde. Evidemment sollicité par deux forces contraires, le panier avançait et reculait tour à tour de quelques centimètres ; mais, somme toute, il restait à la même place.

—Ah ça, il est donc à ressort ? murmura James, au secours duquel était venu M. Mazeran.

Ils tirèrent si bien tous les deux que la corde se rompit et que le panier faillit chavirer.

—Ma foi, j'en aurai le cœur net, s'écria Valentin,